Témoignage de M. Serge Salvy,
raflé le 12 mai 1944 et contraint au travail forcé dans les Sudètes
le 18 février 2016 devant une dizaine d'élèves volontaires de 1ES et 1 STMG

En 1944, Serge Salvy a 18 ans et prépare le baccalauréat au lycée de Figeac. Il est déporté en compagnie de son frère, plus âgé, dont il ne fut jamais séparé.

Le 12 mai à Figeac

Après leur passage à Cardaillac et Lacapelle le 11 mai, les Allemands de la division « Das Reich » ont placé des mitrailleuses à tous les carrefours importants de Figeac.

Au matin, vers 7h30-8h, ils demandent à tous les hommes de rejoindre la gendarmerie près de l'église des Carmes. M. Salvy, qui a fait de l'allemand au lycée, entend qu'ils réunissent 21 camions et comprend donc qu'ils vont être déportés.

Les hommes sont dirigés vers l'école des garçons où ils restent toute la journée sans manger.

Le soir ils doivent monter dans des camions. M. Salvy ne se souvient pas de la route empruntée mais du passage à Cahors et d'une arrivée à Montauban à la nuit. Sur le trajet, les SS qui les surveillent redoutent les attaques et répètent « Maquis ! Maquis ! ». Face à leurs tirs de mitrailleuse, en l'air, les jeunes préférèrent se coucher dans les camions.

A Montauban

Ils sont enfermés dans une caserne, sans manger, pendant 2 ou 3 jours, au milieu du crotin.

Le dimanche, un responsable de la Gestapo passe devant eux et tire du rang, de manière aléatoire, ceux qui semblent avoir peur et auraient donc quelque chose à se reprocher mais aussi ceux qui portent des blousons en cuir. En effet, un stock de ces blousons avait été volé par les maquis aux chantiers de jeunesse et ceux qui les portaient étaient donc considérés comme des maquisards.

Le même jour, leur mère est venue les voir. Celui qu'ils ont surnommé « le chat botté », connu sous le nom d'Hercule, lui dit que ses fils seront libérés s'ils donnent le nom de la personne qui tient la caisse des maquisards à l'usine Ratier. (Cet Hercule fut reconnu gare de Lyon par un Figeacois six mois après la guerre et condamné à mort. M. Salvy a assisté à son jugement)

A Montauban, des hommes furent torturés pour obtenir des renseignements sur la résistance. Les autres détenus ont entendu leurs cris. Un parachutiste canadien fut soumis à l'interdiction de s'asseoir et fusillé quand il tomba d'épuisement.

Une douzaine de jeunes furent placés contre un mur pour un simulacre d'exécution. Parmi eux Fontanges prit peur et tenta de se jeter sous les chars qui tournaient. Les Allemands le fusillèrent. 3 ou 4 Figeacois furent envoyés voir les corps.

Deux jours plus tard, ils passèrent une visite médicale à l'issue de laquelle un numéro leur fut attribué: le 1 correspondait à un travail difficile, le 2 à un travail moyen et le 3, selon une rumeur, à une libération. Son ancien professeur de mathématiques, qui avait obtenu le numéro 3 lui proposa d'aller voir son père, qu'il connaissait bien pour avoir joué au rugby avec lui, afin de lui donner des nouvelles. Mais le numéro 3 correspondait en fait à la déportation vers les camps de concentration.

Certains hommes réussirent à être libérés à Montauban en acceptant de dénoncer ou, plus simplement, en soudoyant des responsables.

Le trajet vers l'Allemagne

Le 18 ou 19 mai, ils sont conduits à Paris, à la caserne de la Pépinière et mêlés à d'autres

Français. Des miliciens cherchent à obtenir des informations. « Mon frère m'avait dit : tu ne parles pas. » . Ils dormaient à même le sol, « serrés comme des anchois »

Ils sont ensuite conduits en gare de l'Est où ils sont pris en charge par des soldats, âgés, de l'armée allemande. Ils traversent la Sarre. M. Salvy est frappé tout au long du parcours, par les prisonniers russes, reconnaissables à l'inscription « Ost », qui refaisaient le ballast : il les voit manger de l'herbe, preuve de leur état de sous-alimentation. Les Français étaient mieux traités que les Russes, pour lesquels « c'était léger ».

A Munich (?), ils furent triés et répartis dans toute la Bohême-Moravie. Son frère et lui furent envoyés à Reichenberg, capitale du Gau (district). Un copain mécanicien-dentiste fut affecté chez un dentiste. « Il était pas mal » : il partageait en effet les repas de son patron et disposait d'une chambre pour lui seul. M. Salvy et son frère furent affectés dans un camp d'usine surveillé par un Lagerführer.

Le travail

Ils devaient se lever à 5 heures du matin pour rejoindre leur usine située à quelques kilomètres. Ils s'y rendaient seuls en tramway. Ils travaillaient de 6h à 18h, soit 12 heures par jour avec une demi-heure de pause pour déjeuner, ce qui était suffisant au vu du repas « léger ».

Son frère, en raison de sa formation, a été affecté au dépannage des machines. Lui travaille à la fabrication de pièces détachées pour l'aviation, dans une usine déplacée de Berlin. Le contremaître, âgé de plus de 70 ans et qui n'avait aucune connaissance en mécanique, lui reproche de ne pas travailler assez et ne comprend pas qu'il ne souhaite pas gagner de l'argent. Il ne croit pas à ses explications et à la description de la rafle.

M. Salvy travailla aussi dans un atelier de nuit : moins encadré, il fut plus tranquille et put même parfois dormir, en se cachant, craignant seulement de ne pas se réveiller à temps.

Au fur et à mesure de l'avancée des Alliés, les Allemands manquèrent de plus en plus d'énergie. Les journées de travail furent donc réduites à 10 heures, puis 8 heures.

Il était très risqué d'être accusé de sabotage ou de vol. Les réfractaires étaient envoyés à Brûx, usine d'essence synthétique fréquemment bombardée par les Anglais et servant de camp disciplinaire. Ils en revenaient « en marmelade ».

Il a vu un STO se mutiler pour ne pas travailler : il avait demandé à un camarade de le couper près du pouce et il a mis des cheveux dans la plaie pour qu'elle s'infecte.

Le camp d'usine

Leur camp accueillait 60 à 70 personnes.

Les baraques comprenaient des lits superposés. Ils disposaient de couvertures de soldats et des matelas remplis de feuilles de maïs qu'ils utilisèrent pour se chauffer.

Leur camp n'était pas clos. Ils pouvaient sortir librement.

Ils ont reçu un colis de leurs parents. Les échanges avec la France n'étaient pas interdits mais ils ont été rendus impossibles par l'avancée des Américains.

Leur camp côtoyait une caserne de SS. Ils leur volaient les équipements en bois qu'ils installaient la nuit pour se chauffer, de même qu'ils chapardaient du charbon à l'usine.

Leur camp était infecté de poux et de punaises. Pour obtenir une désinfection, ils jetèrent avec succès une boîte pleine de punaises sur la table du responsable du camp.

Le samedi après-midi, ils avaient droit à une « station de bain ».

L'alimentation et autres besoins

Les Français recevaient des cartes de rationnement pour une semaine et un salaire pour acheter eux-mêmes leur nourriture.

Comme ils disposaient d'argent français, ils ont cherché à se procurer de la nourriture les premiers temps et ont demandé conseil à un prisonnier de guerre. Ils ont alors mesuré le manque de solidarité.

Lorsque les Allemands connurent les premières difficultés, ils diminuèrent les rations des Russes qui n'avaient plus droit qu'à un repas par jour mais ils ne touchèrent pas aux rations des Français. Ils avaient droit à 50 gr de pain blanc pour 200 grammes de pain noir. A la fin de la guerre, ce pain était fait à partir de pommes de terre. Le dimanche ils avaient droit à un « Topf » sans ticket (soupe patates-carottes) dans un restaurant .

A son départ, il pesait 65 kg. A son retour il avait perdu près de 10 kg.

Il existait un marché noir, notamment dans un café dans lequel travaillait un Français. C'est ainsi qu'il put s'acheter une veste et une paire de chaussures. Il faisait en effet très froid dans cette région montagneuse (autour de 800 m d'altitude) où on l'avait averti que la neige pouvait s'installer dès septembre.

Les rapports avec les autres détenus

Des gamins russes de 10-12 ans étaient affectés aux travaux les plus durs. Ils volaient pour survivre.

De nombreuses Polonaises dans l'usine. Pas de contact même si M.Salvy se souvient du prénom de plusieurs d'entre elles.

De nombreux détenus dans son camp étaient originaires de la région parisienne.

Il se souvient d'un Estonien, nommé « Napoléon ».

Les rapports avec les Allemands

M. Salvy insiste sur le fait que les Allemands n'étaient pas tous endoctrinés et violents. Son Meister (contremaître) semblait compréhensif et humain. Il lui a semblé que les jeunes étaient plus endoctrinés que les adultes et les personnes âgées.

Les rapports étaient parfois limités par des problèmes de compréhension de l'allemand. Il amusait un responsable par sa connaissance de l'écriture gothique. Son chef, qui voulait apprendre le français, lui demandait souvent des traductions.

Certains Français refusaient par principe de parler allemand.

Les Allemands redoutaient les relations amoureuses entre étrangers et allemandes. L'ami dentiste qui leur rendait visite dans leur camp leur racontait que des quartiers entiers étaient parfois bouclés pour vérifier que les Allemandes ne recevaient pas d'étrangers.

Après l'échec de l'attentat contre Hitler (le 20 juillet 1944), il leur fut proposé d'aller écouter le discours du chef. Ils s'y rendirent pour ne pas travailler. Des hommes de la Gestapo passèrent dans les rangs et leur reprochèrent de ne pas faire le signe hitlérien.

Ils furent un jour conduits devant la Gestapo (mais pas à l'intérieur du bâtiment) car un Belge de leur groupe avait poussé dans le métro une Allemande : angoissées face à l'avancée russe, les populations cherchaient à fuir et les transports étaient surchargés.

La connaissance des événements extérieurs et l'expérience de la guerre

Un Français affecté dans un cinéma avait accès à la radio. Les travailleurs contraints français étaient donc au courant des avancées des Alliés. Ils se réunissaient le matin à l'usine pour connaître les dernières informations, s'attirant les sarcasmes du contremaître sur l'attitude des

Français. Un Français dénoncé connu 5 à 6 mois de déportation.

Ils n'ont pas connu de bombardements car ils se trouvaient dans la zone de libération des Russes qui avaient peu d'avions. Lorsque Dresde, qui se trouve à une centaine de kilomètres de Reichenberg, fut bombardée, des alertes les invitèrent à se rendre dans les bois mais ils ne le firent pas.

Son travail de nuit lui imposait d'être aussi pompier : il devait en cas d'attaque monter sur le toit pour répandre du sable, utilisé contre le phosphore liquide qui ne peut être éteint par de l'eau.

Il regardait les journaux allemands et a retenu les pages entières de décès à la fin du journal.

La libération

Lorsqu'ils virent un matin les Allemands décrocher le portrait d'Hitler dans l'usine, ils comprirent que la guerre était finie et retournèrent dans leur camp pour prendre leur valise. Ils réussirent à prendre un train pour Prague mais ils furent chassés par des Allemands. C'est finalement l'Armée rouge qui les a délivrés et leur a donné de la nourriture. Ils furent parqués dans une ancienne école. Dans la ville des SS menaçaient encore des quartiers depuis les caves et les toits.

Les Allemands avaient une grande peur des Russes et fuyaient devant leur avancée.

A la fin de la guerre, ils virent des tas d'armes au bord des routes. Ils avaient récupéré une paire de jumelles allemandes mais elle leur fut confisquée par des Américains.

M.Salvy fut alors témoin d'une scène de violence et de vengeance : il vit un Tchèque abattre un prisonnier allemand qui ne pouvait plus suivre la colonne de détenus, tous freinés dans leur marche par la confiscation de leurs lacets.

Le rapatriement

Les Russes leur ont proposé de les rapatrier par Vladivostok, ce qu'ils ont refusé. Les Russes les ont conduit à hauteur des Américains, mais en raison de la mésentente entre les deux Alliés, la situation est restée bloquée jusqu'au 17 ou 18 mai 1945. Ils sont alors conduits en camion jusqu'à Nuremberg puis Duisbourg, ville où il voit pour la première fois un soldat américain.

Les Américains les désinfectent mais dans des conditions d'hygiène telles que des maladies sont transmises : ainsi un Figeacois attrape la diphtérie et a du être rapatrié à titre sanitaire en France où il a pu être soigné.

Après Duisbourg, ils ont traversé le Rhin sur un pont de bateaux, moment inquiétant car ils avaient entendu parler d'accidents.

A Paris ils retrouvèrent le confort d'un vrai lit avec des draps dans une usine transformée en dortoir. Ils eurent droit à un repas servi par des sœurs à Orsay. Ensuite, on leur montra un film sur la Libération.

Ils se dispersèrent, chacun rentrant par ses propres moyens

Leur père, qui avait été informé de leur retour par un Lotois est venu les rejoindre. Ils sont rentrés à Figeac le 28 mai 1945.

Le rapport avec le Gouvernement provisoire

A Dombasle, ils sont interrogés par la police française qui recherche les miliciens et leur

prend leurs passeports allemands.

Ils reçurent 1500 fr en 1946.

M. Salvy a obtenu un statut de « Patriote transféré en Allemagne » (PTA) mais n'a reçu aucune autre pension ou indemnité. Il rappelle pourtant qu'il a perdu une année de sa vie.

A son retour, il passa la session de rattrapage du baccalauréat en septembre mais échoua. Il avait la possibilité de partir au Maroc en tant qu'instituteur mais il accepta plutôt la proposition de son père de rejoindre son entreprise.

M.Salvy fut rappelé en 1946 pour effectuer son service militaire. Il fut incorporé à Toulouse mais libéré au bout de 5 à 6 jours.

Le rapport entre raflés après guerre

A Figeac, chacun reprit sa vie, les contacts furent limités. Dans les premiers temps, requis et déportés furent unis pour obtenir des indemnisations mais la scission fut rapide du fait de leur expérience très différente.